Book Reviews / Comptes rendus

Guy Gueudet. *L'art de la lettre humaniste*. Textes réunis par Francine Wild. « Bibliothèque littéraire de la Renaissance » 60, Paris : Honoré Champion, 2004, 723 p.

Ce volume, comme le rappelle Francine Wild, résulte d'un manuscrit inachevé que son auteur a laissé à sa disparition, et qui a été confié, en dehors de sa présentatrice, à un Comité de publication composé de dix seiziémistes. Sans que l'on puisse évidemment savoir quelle eût été sa forme définitive, le travail était suffisamment avancé pour qu'il pût donner à quelques lacunes près concernant Budé et Érasme, une figure suffisamment élaborée du modèle conçu par son auteur. Depuis plusieurs décennies, parallèlement à de nombreuses publications des correspondances de grands (ou moins grands) humanistes européens, ou de leurs traductions dans plusieurs langues modernes, les seiziémistes se sont investis dans l'analyse des caractéristiques de l'épistolographie humaniste, s'appuyant d'ailleurs sur les multiples *Artes dictaminum* médiévaux, puis sur les *Artes epistolicae*, ou *Artes conscribendarum epistolarum*, qui ont suivi, dans la dernière partie du XV^e siècle (en Italie) et du XVI^e siècle (en Europe), et dont le *De conscribendis epistolis* d'Érasme et celui de Vivès sont les plus célèbres, après ces innombrables *Rationes conficiendarum epistolarum* que je viens d'évoquer, l'*Ars epistolica* du grammairien et professeur Despautère (1513), après les *Epistolares qucedam formulae* du flamand Carolus Viruli, alias Menneken (1476) ou l'*Opusculum scribendi epistolas* de l'italien Francesco Negri (1488).

Parmi les grands chantiers ouverts depuis une quarantaine d'années pour explorer et vitaliser tous ces gisements de lettres, dont certains sont encore inexploités depuis quatre ou cinq siècles, citons au hasard les traductions de la Correspondance de Thomas More en anglais, celle d'Érasme en français et en anglais, les éditions allemandes de la correspondance de Celtis, de Reuchlin, de Pirckheimer, de Wimpfeling, de Mélanchthon, de Julius Pflug, celle de Juste Lipse, qui se construit, pierre à pierre (ou lettre après lettre) grâce à une équipe belge, ou, en remontant dans le temps, les *Lettres* de Pétrarque (texte original et traductions) ou encore l'*Epistolario* de Coluccio Salutati, ou celui de Francesco Barbaro. Un jour qui, je l'espère, n'est pas

trop lointain, verra la publication de l'« intégrale » des *Lettres* de Politien ou de Ficin.

Le lecteur de cette véritable Somme que constitue, d'un point de vue proprement bibliographique l'ouvrage de G. G., risque d'être pris d'une sorte de vertige en parcourant, soit dans le texte, soit dans les index, l'immense cohorte de noms d'auteurs et d'œuvres qui témoignent de cette véritable fièvre épistolographique qui a saisi les pionniers de l'humanisme européen. Plusieurs manuscrits que le travail patient et l'esprit méthodique de notre auteur sont parvenus à dénicher, fournissent au lecteur-chercheur de nouveaux terrains de chasse : et ce n'est pas là le moindre mérite de ce bel ouvrage.

Comme on sait, l'engouement de ces hommes d'autrefois pour l'art de la lettre, est en grande partie le fruit de la découverte de la Correspondance de Cicéron et de celle de Plinie. Il suffit, par exemple, de parcourir le *De conscribendis epistolis* d'Érasme (Bâle : Froben, 1522) pour constater la présence quasi-permanente de textes tirés de ces correspondances latines anciennes (avec celle de Sénèque, et quelques emprunts à des modernes, comme Politien ou Niger) et destinés à illustrer tel point de grammaire, telle règle de syntaxe, telle formule de rhétorique, telle tournure stylistique.

L'intérêt actuel pour l'étude de l'art épistolographique des hommes de la Renaissance, est, me semble-t-il, suscité par une double sollicitation : d'une part, le renouvellement des recherches dans le domaine de la rhétorique, après un assez long assoupissement et une attitude ironique et malveillante à l'égard d'une rhétorique boursouflée, creuse, et purement décorative, et d'autre part (sollicitation d'ailleurs très voisine de la première), la volonté de construire une pédagogie plus vivante, dans laquelle l'argumentation logique est destinée à s'articuler sur un art de la persuasion et sur toutes les ressources dont peut disposer l'art de la parole et de la communication, à la différence des règles rigides et monodiques de la dissertation ou du traité dogmatique. On ne s'étonnera pas si les nombreux Colloques scolaires de l'époque de la Renaissance (on citera encore Vivès, Érasme, mais aussi Barland, Pierre le Mosellan, Hegendorf, et combien d'autres, notamment dans l'Europe du Nord) constituent des sortes de répliques de la correspondance familière entre amis du même âge, ou entre un élève et son maître, présentant cette même variété, ce même laissez-aller qui fait passer sans transition d'un sujet à un autre. À une époque où la pratique dépersonnalisée et quotidienne de l'Internet et l'usage des courriels ont fait disparaître pratiquement les charmes plus lents et moins « rentables » de la communication ou de l'échange entre deux individus, ce n'est peut-être pas le fait du hasard si l'intérêt pour l'art épistolographique, évocateur d'un passé défunt, a repris une vitalité nouvelle. Cette réflexion, qui m'est venue à la lecture du livre de G. Gueudet, mais à laquelle l'auteur est (explicitement) étranger, dit assez sa puissance d'entraînement.

JEAN-CLAUDE MARGOLIN, *CESR, Université de Tours*